

Les travaux ici regroupés, assignés à la succession des pages, laissent au regard de qui a bien voulu « venir voir » une étonnante impression de continuité synoptique. Qu'on l'appelle cohérence ou obsession, qu'on l'attribue à la volonté tenace de l'artiste ou à l'incontrôlable expression d'un substrat préconscient, il demeure que cette tension constante entre l'un et le multiple, le singulier et la série, sont la marque incontestable d'une œuvre. La peinture de Philippe Croq s'est progressivement installée dans le territoire de l'art, un monde invisible et omniprésent, comme ces forêts mythologiques dont l'accès est toujours proche mais cependant camouflé par l'aberration du réel observable.

Les voici réunis, ces corps et ces visages, dans le dénuement ou la souffrance. Ils sont le plus souvent auteurs ou victimes d'une étrange barbarie. La violence semble être chez eux un point de départ ou un aboutissement. Ils sont comme écartelés, démembrés. D'autres pourtant, ni suppliciés ni monstrueux, apparaissent dans l'inaccomplissement de leur forme, tendus à l'extrême par un effort inlassable : celui d'être. Tous revendiquent par leur chair de peinture, qui est leur voix, celle que nous devons écouter en faisant taire le vacarme du monde. Tous semblent émaner du support qui les accueille, de la couleur qui les fonde, des lignes qui les distinguent. C'est un travail énorme que de parvenir à être vu. Voilà pourquoi à tout moment ils sont en péril, luttant contre le néant, tour à tour visibles ou disparitoires dans une sorte de permanente berlue. Il faut donc que l'artiste soit le relais de cet effort. Ici, peindre c'est prendre soin et défendre, réaffirmer l'appartenance des figures à l'humanité irréductible, fût-ce en les faisant surgir à la surface du visible à la manière bouleversante des peintures pariétales. Plus que jamais, la peinture de Philippe Croq se donne comme morale au sens où, face au tableau, l'individu est renvoyé non seulement à lui-même mais à l'autre, avec en partage la réclamation fondamentale de l'humain.

C'est peut-être pour cela que visages et corps ne laissent jamais le spectateur du tableau oublier leur beauté. Celle qu'ils ont eue un jour, ou celle qu'ils auront si le paradis existe. Celle, en tout cas, que l'artiste décèle dans son propre geste et qu'il invite par mille soins dans l'intégralité du tableau. Un geste désormais confiant et ferme, conscient de ses prestiges comme de sa modestie, ainsi que des faux enjeux (révolutionner la peinture ? quelle blague !) comme des véritables nécessités qu'il invente. Libre d'être versatile sans caprice : la variété étonnante des choix chromatiques, où le rouge du sang qui jaillit devient tout à coup celui du rideau d'un théâtre, où le rose

d'anciens treillages se corrompt en tissus de muqueuses, où l'ocre dit tantôt le luxe des palais tantôt la viscère exposée au soleil. De même, les formes s'induisent autant du trait contingent que de la composition monumentale, mêlant sereinement le graffiti à la statuaire. Talonnée par des siècles de culture picturale, l'œuvre se tient debout sans arrogance ni complexe. Elle ne se montre pas déférente ni ne cultive l'iconoclasme. Elle s'attend seulement à rencontrer des regards, qu'ils soient ceux de spécialistes de l'art ou simplement, dans le cas de l'auteur de ces lignes, de quelqu'un qui vient pour voir. Alors, dans la matière qui les abrite, les corps et les visages se mettent à proférer des mots de leur voix de peinture. Ils conversent en nous, parlent d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, nous rappellent de vieilles histoires dont nous aurions parfois préféré que certaines fussent oubliées à jamais, et d'autres qui nous enchantent comme au temps de notre enfance. Ils parlent d'Hiroshima et d'Abraham, du XXe siècle et de la Nuit des temps. Ils parlent de l'espoir et de la déception, de la colère de ceux qui, comme eux, doivent conquérir leur portion de visible. Ils sont les fantômes, les doubles tragiques de ces images planétaires de corps prétendument radieux qui saturent jusqu'à notre idée-même de l'humain. Ils demeurent, obstinés, têtus, déterminés. Il est temps désormais d'aller à leur rencontre.

Daniel Rocchia
juin 2004